



La Culture

Trublion de l'art, on a pu voir en lui une comète passagère, un plasticien talentueux souvent réduit à son esprit potache. Mais voilà que **Théo Mercier** revient, dans une version plus mature. L'artiste, qui s'est ouvert au spectacle vivant, n'a rien perdu de son énergie. L'agenda déborde : expo au Musée de l'Homme, nouvelle pièce de théâtre à Nanterre et bientôt la reprise de son conte érotique, *Radio Vinci Park*, à Paris. Désormais adulte, mais pas assagi.

Par Roxana Azimi – Photos Charlotte Robin



Théo Mercier
joue aux vendeurs
de souvenirs
sur l'esplanade du
Trocadéro à Paris
le 5 octobre. Un clin
d'œil à son œuvre
Collier-Passeport
exposée à quelques
mètres de là,
au Musée de
l'Homme, jusqu'au
2 avril prochain.



UNE SAUCISSE VENANT SE CONFONDRE AVEC UN TIBIA, un pneu renfermant un artefact antique, des rochers d'aquarium en plastique plus loin... Depuis le 5 octobre, Théo Mercier chahute malicieusement la grande galerie du Musée de l'Homme, à Paris. Mais cette démonstration d'espièglerie ne saurait contenter l'artiste français de 33 ans qui a séduit dès ses débuts le monde de l'art avec ses œuvres insolentes : sculptures de bananes ou de squelettes semblant tout droit sortis d'un magasin de farces et attrapes.

Blouson noir, treillis militaire et tatouages multiples, le faux bad boy a mis les bouchées triples cet automne. Celui qui, depuis quelques années, a opéré la bascule entre arts plastiques et spectacle vivant présentera également une nouvelle pièce, *La Fille du collectionneur*, au Théâtre des Amandiers, à Nanterre, du 14 au 19 novembre. Et le 30 novembre, il reprendra le conte érotique *Radio Vinci Park*, cosigné avec François Chaignaud, à la Ménagerie de verre où il avait déjà été monté en 2016.

Le « Petit prince », comme l'avait baptisé en 2013 le quotidien *Libération*, a grandi. Son travail a gagné en maturité et en profondeur. « The Thrill is gone » (Le frisson est parti), clamait déjà son exposition au MAC à Marseille, en 2016. Bienvenue dans l'âge de raison. Théo Mercier le sait, il aurait pu exploser en vol. Car le succès est arrivé vite, trop vite. Remarqué au Salon de Montrouge en 2009, il expose dans la foulée sur le stand de Gabrielle Maubrie, à la FIAC. Sa sculpture de monstre en faux spaghettis est aussitôt achetée par le collectionneur Antoine de Galbert. Dès lors, il n'arrête plus, enchaîne les expositions au Palais de Tokyo à Paris ou au Tri Postal de Lille. Et il produit, beaucoup trop. Ses petites vanités potaches ne dépassent pas le stade de la bonne blague. « *L'adolescence de l'art, que d'autres vivent dans leur atelier ou leur école, je l'ai connue en public, pour mon bonheur et mon malheur* », dit-il, avant d'ajouter : « *J'ai du mal à regarder ces œuvres comme j'ai du mal à regarder les photos de moi adolescent.* » Pourquoi a-t-il cultivé l'image du rigolo, alors qu'il est plutôt grave ? « *Je pensais que c'était la seule porte possible dans l'art contemporain*, répond-il. *C'était un contre-pied, une envie de dédramatiser la situation, d'y entrer sans avoir l'air d'y toucher, de m'engager sans m'engager.* »

Avant d'être mis en vedette par le Landerneau parisien, Théo Mercier a été activiste, à Berlin, capitale pauvre propice à toutes les utopies où il s'est installé à sa majorité, quittant son dix-huitième arrondissement d'origine, et ses études en design industriel, parce que « *la vie est plus vaste* ». Au début des années 2000, la capitale allemande vit les derniers feux de l'underground, la gentrification n'a pas encore totalement gagné. « *Berlin offrait d'autres possibilités d'habiter la ville sans être en marge, de ne pas vivre dans un appart sans être SDF* », se souvient-il. Le gaucho tendance punk organise manifs et actions en tous genres. Mais après deux ans de fureur, l'excitation retombe. La liberté qu'il recherchait dans les milieux interlopes, il la retrouve comme artiste. À sa propre surprise. « *Je ne savais pas en quoi consistait l'art*, raconte-t-il. *Je ne l'imaginai pas comme une vie.* »

DIRECTION NEW YORK, OÙ IL EST UN TEMPS ASSISTANT DE L'ARTISTE MATTHEW



BARNEY. Et puis changement de registre à Rome, où il devient pensionnaire à la Villa Médicis, en 2013. Une année « *d'ennui profond, de temps mort, mais vraiment mort* ». Le luxe du temps et de l'espace, la beauté du patrimoine, très peu pour lui. Ses stimuli sont ailleurs, dans l'inconnu, l'épuisement permanent et la précarité. Mais le spleen romain se révèle fécond. Il décolore ses œuvres jusque-là trop criardes. La proximité des ruines conforte son goût pour les vestiges. Son vocabulaire comme ses préoccupations s'affinent autour de la question de l'obsolescence. Son tout premier spectacle, conçu à Rome, est éloquent : *Du futur faisons table rase*.

L'idée de la relique le poursuit jusqu'à Mexico, où il a posé ses bagages depuis trois ans. Comme la Ville éternelle, la capitale mexicaine est un champ de fouilles à ciel ouvert. De là lui vient l'idée des grands cabinets de curiosités géologiques en plastique et autres collections de pacotille. Au Mexique, il s'empare d'autres matériaux, comme la céramique, et s'imprègne d'une esthétique plus baroque. Son travail mute, prend des accents politiques, écologiques. Théo Mercier se voit désormais en « poisson pilote », en prise avec la réalité. Le passé, il ne l'imagine plus mort ou sous cloche, mais intégré à la vie. Autant dire qu'il a trouvé ses aises au Musée de l'Homme, lieu ambigu, incarnation du pillage colonial, mais aussi des travaux de l'écrivain Michel Leiris ou de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss.

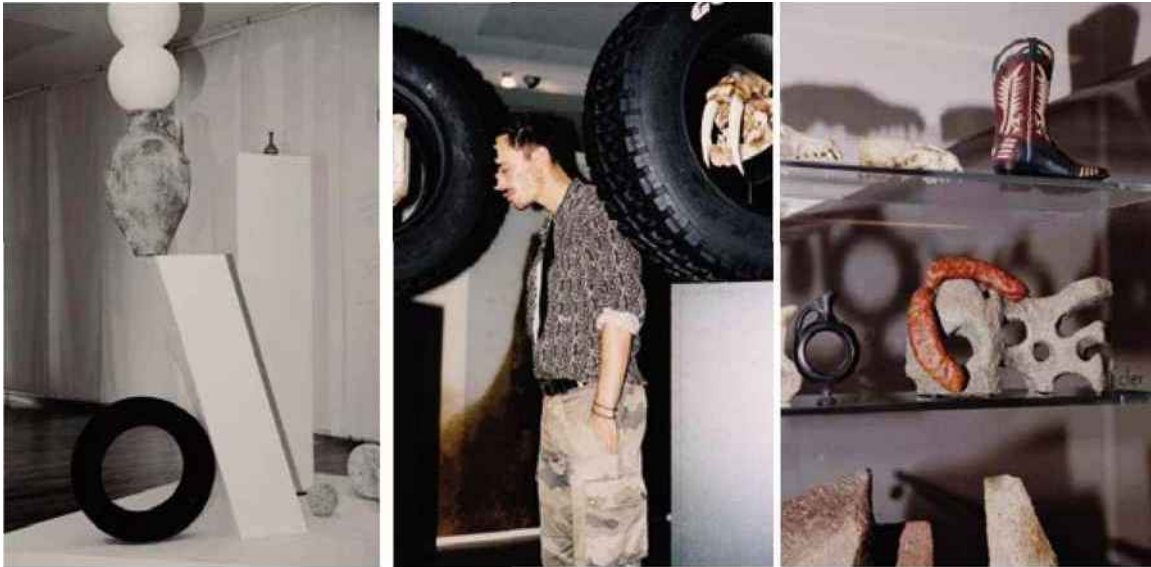
S'il aime prendre le large, Théo Mercier souhaite tout autant multiplier les expériences artistiques. Pour « *rompre avec le schéma artiste-galerie-marché de l'art* ». Dans le spectacle vivant, il a découvert un territoire « *avec moins d'argent et plus de monde* ». Et surtout un temps différent, fondé sur l'instant. Et il a le trac. « *Je*

ne peux plus faire semblant d'être amateur, glisse-t-il timidement. *Jusqu'à présent j'avais le bénéfice du doute. Là, je vais être jugé comme metteur en scène.* » Voilà deux ans qu'il planche sur *La Fille du collectionneur*, galerie de souvenirs autour d'un héritage. En faux dilettante et vrai maniaque, Théo Mercier aime figner. Lorsqu'un tremblement de terre, en septembre dernier, détruit une quarantaine d'œuvres qu'il devait exposer dans sa galerie mexicaine, il ne désarme pas. En cinq jours, il recrée six mois de travail. Sans bâcler. « *Elles sont beaucoup mieux*, sourit-il. *Elles avaient besoin d'un bon tremblement de terre!* » Théo Mercier a peut-être mûri, mais il n'a pas perdu sa malice.

« Théo Mercier, pièces rapportées », Musée de l'Homme, 17, place du Trocadéro, Paris 16°. Jusqu'au 2 avril 2018. www.museedelhomme.fr

***La Fille du collectionneur*, Théâtre Nanterre-Amandiers, 7, av. Pablo-Picasso, Nanterre (92). Du 14 au 19 novembre. www.nanterre-amandiers.com**

***Radio Vinci Park*, Ménagerie de verre, 12-14, rue Léchevin, Paris 11°. Du 30 novembre au 2 décembre. www.menagerie-de-verre.org**



Metteur en scène autant que plasticien, Théo Mercier a été invité par le Musée de l'Homme à installer des œuvres dans la Galerie de l'Homme. À gauche, Le Gout du néant, au centre, l'artiste pose dans son Moments de Mer, à droite, un détail de son intervention basée de la collection de silices du musée.

“L’adolescence de l’art, que d’autres vivent dans leur atelier ou leur école, je l’ai connue en public, pour mon bonheur et mon malheur.”